

La colère

D'UN

VIEUX RÉPUBLICAIN

CONTRE TOUT LE MONDE.

En avant!

Vive la République!!!

Marchons donc!

Bureau : rue Saint-Jacques, 110, au premier.

— Prix de l'abonnement pour Paris : un an, 8 fr ; six mois, 4 fr ; trois mois, 2 fr. — Pour la province : un an, 12 fr ; six mois, 6 fr ; trois mois, 3 fr. —

Pour l'étranger : un an, 20 fr ; six mois, 10 fr ; trois mois, 5 fr.

SOMMAIRE.

Colère contre le passé. — Colère contre le présent. — Colère contre le peuple. — Colère contre la garde nationale. — Colère contre les ouvriers. — Colère contre le gouvernement provisoire. — Colère contre les riches. — Colère contre les curés. — Colère contre les hommes. — Colères contre les femmes. — Colère contre les troupiers. — Colère contre les rois. — Colère contre les peuples. — Colère contre tout le monde. — Chanson des rues. — Recherche d'une Constitution. — Savez-vous ce qu'est devenue la commission exécutive? — Récompense honorifique à celui qui trouvera un homme.

Depuis 89, je suis en colère, et je n'ai rien dit encore! J'ai pu me taire, je ne le puis plus; j'ai pu me taire, car je me disais: Faut pardonner à la Liberté. Elle est bien jeune! Pêchés de jeunesse que tout cela! Mais elle grandit, elle s'établira et je verrai cela un jour, et je mourrai content!

J'ai donc vu Convention, Directoire, Consulat, Empereur! j'ai vu, oui, j'ai vu, à Paris, les Cosaques! et j'en ai versé des larmes de colère; mais je me disais patience! Pêché de jeunesse! ce n'est qu'une saisie de créanciers! Nous brûlerons ces hypothèques!

J'ai vu la comédie pendant quinze ans. O colère! et c'étaient nos Républicains, et c'étaient nos guerriers de l'Empire qui la jouaient autour d'une famille imbécile. Mais je me disais folie de jeunesse! Patience! ça viendra!

En 1830, j'ai cru que c'était venu. Mille colères! ce n'était pas cela; j'ai encore été trompé. Je me suis retiré dans un coin du faubourg et pleurant de rage; j'ai vu, je les ai vus ces traitres, ces marchands de Liberté, la consigner dans les corps-de-garde, l'assassiner dans la rue, l'étouffer dans les cachots, l'insulter en la plaçant comme une idole dans leurs chambres et leurs journaux.

O colère! peuple, tu t'en souviens! La France avilie n'osait bouger, n'osait se regarder, n'osait se montrer. La grande nation était devenue la risée des tyrans; le marche-pied de leur commis Louis-Philippe! et je me disais: mais, ça finira-t-il! O, peuple, ça finira-t-il! Le peuple me répondit: c'est fini.

Et moi, je respire! Vive la République! Enfin, nous y voilà! Vive la République!

Je puis mourir! On gravera sur ma tombe: L'an mil huit cent quarante-huit et de la vraie République, le premier.

Peuple, quelle joie pour nous tous. La France réveillée, la France debout! La France de toute sa stature, au-dessus des peuples couchés, endormis! La France, poussant le cri du réveil, qui fit pâlir tous les tyrans, les fit sauter en sursaut de leur trône à moitié brisé; et nous revint avec les acclamations de l'univers entraîné.

Les beaux jours, peuple, c'est toi qui les as faits! Ils sont à toi sans partage. Nation française, tu fus grande le jour où tu fus seule, repoussant de ton pied dédaigneux les débris fracassés du pouvoir qui pesait sur ta tête.

Les beaux jours! Mais qu'ils ont passé vite! car voilà trois mois sept jours que nous avons la République, et voilà trois mois que je suis en colère! En colère contre tout le monde, entendez-vous!

Je ne puis plus y tenir, il faut que j'éclate; car j'étouffe si je ne parle pas.

Colère contre toi peuple qui me lis!

Entends-tu contre toi! et c'est par toi que je commence, car je ne veux pas te flatter, moi!

Tu es sur le trône, tu as des courtisans aujourd'hui! rappelle-toi qu'ils se nomment flatteurs, que ce sont des âmes lâches, qu'ils touchent la main pour qu'elle s'ouvre et leur donne; qu'ils ont trahi tous leurs maîtres et qu'ils se vendent au plus offrant.

Eh bien! depuis que tu es sur le trône, tu l'as laissé conduire en tout temps par tous ceux qui l'ont voulu! tu as cru à toutes les paroles, traitres ou folles, tu les as toutes acceptées. Peuple, tu es trop bon, trop simple! Quand est-ce donc que tu ne ressembleras plus aux flots de la mer, que tous les vents agitent tour à tour, et qui ne savent qu'apporter les riches vaisseaux. Ils entrent au port ces vaisseaux, ils se reposent et ne songent plus au flot qui les a péniblement portés.

Peuple, écoute donc un vieux qui te parle; il en a vu celui-là! Tu tires les marrons du feu! tu te brûles, et, pendant que tu souffles dans tes doigts le gros singe mange à son aise. Ne vois-tu pas que tous ceux qui te flattent veulent arriver aux places; qu'ils s'y jettent, qu'ils s'y cramponnent, qu'ils y empoignent; qu'ils s'arrachent les palais, les fauteuils, les carrosses, les chevaux, les écus, et qu'ils boivent à ta santé. Mille colères! Je t'en dirai là-dessus, je t'en dirai; j'en ai par-dessus les épaules!

Peuple; mais fais donc tes affaires; mais fais donc que tes commis s'en occupent; je ne te dis pas de leur mettre le fusil dans la bouche ou la baïonnette sur la poitrine; mais, enfin, chauffe l'air de ton souffle embrasé; ébranle la terre de tes cris, pousse le char de tes mains vigoureuses et peut-être que nos représentants s'échaufferont enfin, qu'ils marcheront devant toi et qu'ils concevront sous l'influence de la nation ébranlée, comme dans un jour d'orage, la Constitution du pays.

Au lieu de cela que fais-tu? Tu dors dans les chantiers, tu bois dans les tavernes, tu écoutes des blagueurs qui t'en content, tu rêves des folies, tu t'agites au moindre prétexte, et à chaque fois tu ruines le pays qui te craint et tu retombes plus malheureux encore. Mais sois donc toi-même! mais qu'as-tu peur? qui peut te donner des fers si tu n'en veux pas? Pourquoi donc te diviser, te diviser! mille colères! est-ce la République?

Colère contre les gardes nationales.

Vous croyez-vous donc faits pour battre le tambour et le pavé, pour apprendre le maniement des armes, et courir au grand regret de vos femmes et de vos boutiques, présenter les armes à sa Majesté la Représentation Nationale, et jouer aux petits sous dans les Champs-Élysées, vous en revenant, chez vous, badauds que vous êtes, avec ce bulletin guerrier que vous transmettez aux citoyennes vos épouses. Écoutez, épouses de Gardes Nationaux, écoutez: NOUS SOMMES VENUS NOUS N'AVONS RIEN TROUVÉ, NOUS NOUS EN SOMMES REVENUS. Êtes-vous donc faits pour jouer au Collin-Maillard avec

les ouvriers, autour d'une salle où 900 députés jouent au billard, carambolent des décrets et nous jettent tous dans la blouse. Ne savez-vous donc rien dire à ces Représentants, à ces 900 rois fainéants! payés à 25 francs par jour! Vous êtes les deux tiers de la Nation au moins, vous avez, dites-vous, les lumières, la flamme sacrée! Parlez-donc! et que cette flamme ne vous serve pas seulement à amorcer vos fusils.

Colère contre les ouvriers.

Oui mille colères! parce que vous vous laissez embêter, que cela me vexe au possible! Entendez-vous jeunesse! Vous vous fâchez contre tout le monde, vous tirez à hu, à dia, comme des chevaux emportés! et vous croyez que si tous les patrons sont ruinés, cela vous fera du bel ouvrage! et vous croyez que quand le crédit sera tué vous partagerez les bénéfices! et vous croyez que c'est en jurant, en tempêtant, en montrant le poing, que tout le monde se mettra à danser, que les riches commanderont des carrosses, les dames des toilettes et les rentiers des jambons! Vous êtes là, attendant que des cailloux tombent rôties et que l'eau de la Seine devienne du champagne! Ouvriers je suis en colère en voyant tout cela, car vous vous enferez vous-mêmes, vous démolissez au risque de passer l'hiver à la belle-étoile, vous faites sauter à Londres les beaux louis jaunes et vous n'avez que des Louis Blanc à mettre à leur place; ils ne seront jamais de recette.

Colère contre le gouvernement provisoire.

Ah! je croyais d'abord que cela irait bien, je me disais: sorti du peuple, porté sur les épaules du peuple, couvert de son ombre vigoureuse, tout brûlant de son souffle impétueux, voilà un pavois celui-là! voilà un sacré! et j'attendais avec impatience ces actes vigoureux, cette énergie qui sied bien aux instans solennels; je croyais qu'en quatre mots ils allaient lancer le vaisseau de la République sur l'Océan du monde.

Oui! je vous en moque! quatre paroles! des actes peu nombreux, mais fameux! mille colères! il n'en fut rien du tout. Je venais chaque jour voir ce pauvre Gouvernement provisoire, je me mettais devant l'Hôtel-de-Ville et cela me faisait pitié.

Foudre Républicaine! est-ce que nous vous avons mis là pour nous faire trente-six sermons, comme à l'église? Est-ce que nous vous avons mis là pour ôter votre chapeau à tous les passants? Oh! que tu me faisais pitié, pauvre Gouvernement provisoire!

Le front pâle, travaillé par la colique, fauchant des ordonnances et des décrets, en emplissant les rateliers du MONITEUR, disant à tous: Citoyens, vous en faut-il encore? En avez-vous assez? J'en signerai tant que vous voudrez, comme vous voudrez, je suis votre très humble serviteur! Eh bien! vois-tu Gouvernement provisoire, tout ça faisait pitié à un vrai Républicain!

Tu as demandé qu'on te pardonne, on t'a pardonné, mais moi, je ne te pardonne pas et je suis toujours en colère. Jamais je n'oublierai les longs jours perdus, la curée des places, le gâchis de ton administration, et le mauvais traitement fait à nos pauvres finances.

Gouvernement provisoire tu devais commencer ainsi tes actes : Nous, par la miséricorde divine et la grâce du peuple... car tu serais tombé cent fois si Dieu et le peuple n'avaient eu pitié de toi. Eh bien ! mille colères, je n'aime pas cela, je n'aime pas sur un corps aussi vigoureux que la France, voir une tête baissée.

Colère contre les riches.

Mais enfin, mille colères ! vous avez donc perdu la tête ou le cœur ! où êtes-vous donc allés qu'on ne vous voit plus ? Est-ce que vous avez attelé la peur à vos carrosses pour vous sauver plus vite ? Êtes-vous au fond de vos forêts déguisés en lapins ? Êtes-vous entrés à la Trappe pour y faire pénitence ? Êtes-vous à Londres, à Vienne ou à Berlin ? Avez-vous gagné les rivages du pôle ? Ah ! chères gens ! votre conscience n'est pas nette, vous avez peur qu'on ne vous donne le bal !

Quand je pense à vous, que je suis en colère ! Ah vous croyez que votre bon temps est passé et qu'il suffit de vous sauver ; mais partout vous rencontrerez ce peuple qui a sué pour vous pendant des siècles, ce peuple que vous méprisez, dont vous faites vos fermiers, vos garçons d'écurie, vos valets et vos livrées ; ce peuple que vous avez corrompu, avili, vous le trouverez partout, et le flot furieux vous poursuivra sur la grève et vous atteindra bientôt. Si vous ne changez pas, vous expiez cruellement et justement, votre faste, votre mollesse, votre hauteur ; vous rendez gorge, car vous avez insulté le ciel et la terre, et nouveaux Balthazars la foudre vous atteindra lorsque vous porterez à vos lèvres la coupe des festins.

Mille millions de colères ! n'auriez-vous donc pas pu vous arranger avec la République ? Est-ce qu'elle veut boire votre sang ou votre champagne ? Voyons, est-ce que vous n'auriez pas pu rester dans nos villes, descendre sur la place publique, serrer une bonne fois la main du peuple, de ce peuple généreux qui toujours pardonne. N'auriez-vous pas dû dire : Eh bien, oui, entendons-nous, arrangeons toute chose avec justice, voici nos cœurs, nos bras et nos écus, nous les devons à cette patrie qui nous a tout donné. N'auriez-vous pas ainsi fait circuler comme un sang de vie dans les veines de la patrie ? Vous seriez devenus les premiers citoyens de la République.

Au lieu de cela, cent mille colères, vous vous mettez à bouder, vous fermez vos escarcelles, vous renvoyez vos ouvriers, vous rêvez un Henri V ou un comte de Paris ; vous augmentez tous les jours la fièvre qui dévore le pays ! Riches, vous périrez, si vous continuez de la sorte, vous périrez, c'est moi qui vous le dis, et j'en sais quelque chose.

Colère contre les journaux.

Mais, que dites-vous donc avec votre ramage effronté ! mille colères, contre tous les bavards ! Enfin dites-le moi, avez-vous quelque bonne foi ! L'un soutient son gouvernement quand même ; l'autre l'attaque toujours, eût-il cent fois raison : pour celui-ci les riches sont de petits saints, pour celui-là tout homme du peuple va tout droit en paradis : celui-ci vous apporte le seul moyen de sauver la patrie, il en a pris un brevet, celui-là tire de sa poche tous les jours le cataplasme social qui doit tout guérir. Mille colères ! mais quelle comédie est-ce cela ?

Comédie, oui, c'est le mot. Chacun a son rôle, prêt à en changer le lendemain. Ce sont des engagements d'acteurs le plus souvent. Peuple qui paye ce charivari de paroles, oh ! si tu voyais les coulisses !

Journalistes vous avez la parole, la parole sacrée qui doit éclairer les citoyens, exprimer les généreux sentiments de la France, menacer les abus, faire trembler la tyrannie, donner du cœur au patriotisme et porter, rapide comme sur l'aile des vents, aux quatre coins de la terre l'expression de la France. Journalistes, votre mission est donc bien grande, et colère sur vous si vous la profanez. Quant à moi j'en puis plus vous lire car je vous vois tous les serfs d'un parti, d'un homme, d'une idée, cela me fait l'effet d'une exploitation. Ah ! ce n'est point là ce que j'attends d'une presse républicaine !

Colère contre les clubs.

Et vous, clubs, à votre tour ! Mille colères je vous ai vu, j'ai été chez vous, ça me faisait rire, car je pensais à ceux de l'ancienne !

Mais vous ne savez donc pas ce que vous êtes ? Vous êtes le foyer où doit s'enflammer l'amour de la patrie, s'allumer son flambeau. C'est là que le savant doit parler, l'ignorant s'instruire, l'opinion se former ; c'est là que tous doivent s'entendre, se corriger, se mêler ; c'est de là que doit retentir la grande voix de la patrie sortant de tous les clubs français.

Mille colères ! je vois bien qu'on donne des sous à la porte, j'entends crier et hurler, ou bien j'y vois des gens qui dorment. Je ne trouve point là le peuple entier, la foule n'y vient pas. Les riches, les savants, les dédaignent ! le peuple ne les comprend pas, mille colères cela ne va pas !

Colère contre les curés.

Mais resterez-vous donc toujours dans vos sacristies ? Est-ce que vous avez peur de nous ? Mille colères, je le sais bien, nous avons la main un peu rude, la gorge âpre et les paroles ronflantes, mais cela n'empêche pas les sentiments ! Êtes-vous les hommes du peuple comme vous le dites ? Êtes-vous de bons citoyens ? Alors n'ayez donc pas peur.

Je vous connais, mille colères, je vous connais, depuis 89, vous n'en êtes pas revenus, vous croyez toujours qu'on va vous mettre à la brochette et ça me fait rire. Allons donc, un peu de courage, mettez le nez à la fenêtre, montrez-vous dans la rue et venez voir au moins comment se portent les peupliers que vous avez bénis.

Mille colères, je n'aime pas les lâches et ça me raccommoderait un peu avec vous si je vous voyais dans nos assemblées, dans nos clubs, dans nos journaux, dans notre vie publique : Allons, citoyens, laissez là le pauvre Henri, ce n'est pas le messie. Fils du peuple, frères du peuple, soyez peuple avec nous et venez prendre votre part du gâteau ; tâter de la liberté républicaine, et vous verrez que l'appétit vient en mangeant.

Colère contre les rois.

Pour cela, je n'y tiens plus, j'en suis vexé au possible. Quand je les entends parler et faire les bons apôtres, quand je les vois se mettre en boule, faire les morts, puis se réveiller, rugir et se jeter sur leur proie, quand je les vois tour-à-tour caresser lâchement, tromper effrontément, mordre impitoyablement ; quand je les vois se donner la main, diviser leurs peuples, conjurer avec hypocrisie.... voyez-vous.... Mais n'en parlons plus, cela me mettrait tout rouge. Mille colères, cela ne peut durer comme ça ! Ça doit finir, entendez-vous !

Colère contre les peuples.

Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que j'en veux aux peuples à mort. J'en veux aux Irlandais, aux Polonais, aux Germains de toutes races, aux Slaves de toute espèce, aux Italiens, aux Espagnols, aux Marocains, aux Turcs, aux Chinois, j'en veux à tous les peuples.

Mille colères ! comment, vous ne vous entendez pas ! Vous ne pouvez jeter bas ces marmousets que vous portez en croupe, vous vous battez ensemble, vous vous disputez sans fin la peau de l'ours qui n'est pas encore tué, s'en faut tout.

Mille colères ! accordez-vous donc, soyez unis comme un seul homme, sachez vouloir, comprenez vos intérêts et vous verrez si tout ne va pas bien.

Colère contre tout le monde.

Oui, j'en veux à tout le monde, aux hommes qui sont des femmes, aux femmes qui veulent être des hommes.

J'en veux aux physiciens, aux métaphysiciens, aux logiciens, aux grammairiens, car c'est fini, personne ne sait plus ce qu'il dit.

J'en veux aux troupiers, j'en veux aux cavaliers, j'en veux aux officiers, ils m'ont vraiment l'air de poules mouillées comme s'ils avaient peur de la République.

J'en veux à Paris, j'en veux à la province, c'est à qui sera le plus badaud.

J'en veux à l'Assemblée nationale. Oh ! pour cela, mille colères ! je n'en parlerai pas aujourd'hui, j'en ai trop à dire, j'en parlerai une autre fois. Je veux lui donner son chapitre pour elle toute seule, elle ne perdra rien pour attendre.

Je m'en veux à moi-même ; j'ai beau aller sur

les Quais, sur les Boulevards, aux Champs-Élysées, à la barrière du Trône ; j'ai beau faire le tour des fortifications, mille colères, tout me vexe, tout m'indigne, tout me rappelle de durs souvenirs, et je fais peur aux passants, qui s'arrêtent pour me voir.

Ouf ! me voilà un peu soulagé, ça m'a fait du bien. J'allais en mourir, si je n'avais point parlé. Mais j'en ai encore de la bile sur le cœur ! Tous les jours j'en ramasse de la nouvelle, et deux ou trois fois pas semaine, je suis dans une colère à tout briser.

Eh bien ! je sais le remède à présent, je vais crier ma colère par les rues, je veux que tout le monde se mette en colère avec moi, et quand nous y serons tous, alors ça s'échauffera peut-être et nous ferons quelque chose.

Donc, à bientôt ! car je sens déjà ma colère qui me reprend. La prochaine fois, je vais tout fracasser. Gare ! gare que je passe ! citoyen sur le trottoir ! Laissez passer la deuxième Colère du vieux Républicain !

Pour me rendre content, on me chantait à tuer-tête la chanson du vieux temps : c'était la « Mar-seillaise ». Allons enfants ! c'était le chant du départ.

Eh bien ! ça me mettait en colère ; car, on avait beau chanter, on ne partait pas, on n'allait nulle part. Et c'était vexant pour moi.

Mille colères ! chantez moins et faites plus d'ouvrage !

De temps à autre, pour me consoler, je pense à cette chère Constitution que neuf députés couvent gentiment à la Chambre, et qui doit courir gracieusement dans cinq ou six semaines.

Je voudrais savoir ce que sera cet oiseau-là ; sera-t-il rouge ou blanc, ou bleu ; il sera peut-être bleu, qui sait. Quant à moi, je n'y vois que du bleu.

Je voudrais bien savoir s'il aura des griffes, s'il aura un bon bec, et surtout s'il coûtera beaucoup à nourrir ; s'il aura la vie dure, s'il chantera bien. Mille colères ! Qu'il ait surtout de bonnes ailes pour faire le tour du monde, et bon œil pour éviter les filets et le fusil du chasseur.

Mais je ne puis rien découvrir, car je ne vais pas à la Chambre, attendu qu'il faut savoir le mot d'ordre et traverser cent cinquante mille hommes sous les armes, sans compter les chevaux et les canons.

Allons, je vais le long des Boulevards, cherchant à flâner ma chère Constitution : j'en ai trouvé déjà trois ou quatre, et je voudrais qu'on en eût fait d'avantage.

J'en ai trouvé une de Lamennais ; ça sent la vieille roche ; j'en ai été content, et je suis difficile. Puis, j'ai trouvé celle d'un Olinde Rodrigues. Rien que ce nom-là ne m'a point disposé. Connaissiez-vous le citoyen Olinde Rodrigues ? Il a de bonnes intentions, mais c'est, oh ! c'est du bleu tout pur. J'ai trouvé plus loin le commencement d'une Constitution, elle est dans la revue nationale, signée Buchez et Bastide ; c'est encore de la bonne roche, celle-là ; mais je voudrais bien que cette Constitution n'ait pas rien que la tête.

Figurez-vous une chose, mille colères ! Il ne faut pas désespérer de rien. Au Palais National, j'en ai trouvé une de Constitution, mais une joliment tapée, démocratique au possible, avec toutes les raisons à l'appui. Or, devinez qui l'a faite. Voyons, devinez ! — Est-ce Barbès ? est-ce Blanqui ? est-ce Sobrier, dont on fait peur aux enfants ? — Non, vous n'y êtes pas. Joie de mon âme ; c'est un curé qui l'a faite. Un curé ! je crois bien que c'est un moine, car je ne distingue pas trop tout cela. Mais lisez-là, et vous m'en donnerez des nouvelles. Je l'ai achetée, la voilà ; je voudrais qu'on l'eût dans tous les clubs et toutes les sacristies. En voilà-t-y un de républicain. Lisez le titre : « Projet raisonné de Constitution française, par F^{re}. Paul Chantôme, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, 8. — Et puis, lisez la brochure.

Mille colères, il ne faut plus désespérer de rien !

Le Gérant, DIMEY.

Paris. — Imprimerie d'A. Smou, rue Saint-Jacques, 110.